



NOMINATION, FIGURE ET ACTE DE LANGAGE

Jean Robert Rakotomalala

► To cite this version:

Jean Robert Rakotomalala. NOMINATION, FIGURE ET ACTE DE LANGAGE. 2016. hal-01389896

HAL Id: hal-01389896

<https://hal.science/hal-01389896>

Preprint submitted on 30 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Résumé

La généralisation de la performativité à tous les énoncés a pour conséquence d'imposer que les tropes en tant que changement de dénomination entrent dans le cadre de la préservation de la face. Nous tenons pour justification de cette position une analyse de la synecdoque, de la métonymie et de la métaphore en tant qu'acte de langage.

Mots clés : synecdoque, métonymie, métaphore, nomination, acte de langage

Abstract

The generalization of performativity over all statement have as consequence that tropes as changment of naming accomplish a face work. We take as justification of this position an analysis of synecdoche, metonymy and metaphor to an langage act.

Key words : synecdoche, metonymy, metaphor, naming, speech act.

Dans cet article, nous proposons de fédérer la figure de sens ou trope et la nomination dans les actes de langage. Il est évident que nommer n'est pas adjoindre un composant linguistique aux choses en vue d'une communication sous prétexte qu'il est plus facile de manipuler les noms que les choses qu'ils désignent. Nommer, au contraire, est un acte de langage parce que le nom n'a pas pour mission exclusive de désigner la chose, mais c'est un geste d'appropriation déclenchant un parcours génératif.

Il faut entendre ici par parcours génératif le mouvement de connexion de signe à signes qui installe le nom à la base d'un parcours de désir. Cependant, il nous semble utile de préciser un préalable avant d'aller plus loin.

Que ce soit une fleur réelle, ou une fleur peinte dans un tableau, elle déclenche sensiblement les mêmes parcours de désir. Mais la fleur peinte dans un tableau a l'avantage immense de ne pas subir la censure du réel. Ce qui implique que les unités linguistiques sont plus riches que les objets qu'elles dénotent en plus de leur disponibilité immédiate. Robert de MUSIL précise à ce propos qu'il n'y a pas lieu de privilégier le réel par rapport au possible :

S'il y a un sens du réel, et personne ne doutera qu'il ait son droit à l'existence, il doit bien y avoir quelque chose que l'on pourrait appeler le sens du possible. L'homme qui en est doué, par exemple, ne dira pas : ici s'est produite, va se produire, doit se produire telle ou telle chose ; mais il imaginera : ici pourrait, devrait se produire telle ou telle chose et quand on lui dit d'une chose qu'elle est ce qu'elle est, il pense qu'elle pourrait être aussi bien autre. Ainsi pourrait-on seulement définir le sens du possible comme la faculté de penser tout ce qui pourrait être "aussi bien" et de ne pas

accorder plus d'importance à ce qui est qu'à ce qui n'est pas. On voit que les conséquences de cette disposition créatrice peuvent être remarquables. (MUSIL, 1982, pp. 17-18)

Il y a bien lieu de parler de disposition créatrice, parce que métaphoriser, c'est tisser un nouveau lien de chose à choses, loin du langage ordinaire que l'on pense être un lien entre les mots et les choses. Métaphoriser, c'est poursuivre un but pragmatique au même titre que la fabrication d'un outil est en vue de son emploi.

Pour une approche empirique de la censure du réel, disons que les choses imaginées atteignent une perfection dont les choses réelles sont privées. Ainsi, une fleur réelle subira le poids néfaste du temps et des aléas climatiques, tandis que la fleur dans un roman est éternelle. C'est ce que nous montre sans jamais le dire le récit de *La rose de Paracelse*. En résumé, un disciple du savant Paracelse¹, Grisebach, voulait avoir la preuve que le maître peut faire resurgir des cendres que furent une rose, la fleur de nouveau. Il ne s'est pas soumis à la requête de Grisebach, mais quand celui-ci parti, nous continuons avec les mots précis du texte :

Paracelsus was then alone. Before putting out the lamp and returning to his weary chair, he poured the delicate fistful of ashes from one hand into the concave other, and he whispered a single word. The rose appeared again². (BORGES, 1983) (DECOTTIGNIES, 1988, p. 197)

¹ La légende, cette aurore posthume qui ne revient qu'aux êtres d'exception, s'est emparée de Paracelse.

Un homme, un jour, était venu trouver l'illustre guérisseur et, très humblement, lui avait demandé :

– Est-ce bien vrai tout ce qui se dit sur toi ? Tes remèdes merveilleux, tes dons extraordinaires, ton pouvoir surnaturel ? Est-il vrai qu'à partir de leurs cendres tu puisses rendre la vie aux choses ? On m'a dit que, brûlant une rose, tu pouvais la ressusciter !

Enveloppant l'étranger d'un regard calme, Paracelse lui avait alors répondu :

– Ami, il ne faut point accrédi ter de telles histoires. Non, vraiment, je ne suis rien qu'un très-pauvre homme, vivant dans les tribulations et la misère. Ce que je fais, je le fais de mon mieux, avec mon cœur. Voilà tout. Mais toi, ne donne pas créance aux paroles insensées. Va ton chemin, oublie ce qu'on t'a dit et qui ne vaut pas qu'on s'y attarde !

Or, tandis qu'il s'exprimait ainsi, Paracelse remuait dans sa main un peu de cendre.

– Mais pourtant, insistait l'homme, ces témoignages qui courent de ville en ville : se peut-il que tant de choses se disent sans raison ? Ton nom est sur toutes les bouches avec celui de la guérison et celui du prodige !

– Cher visiteur, crois-moi : il n'en est rien. Les gens racontent, mais ne te trouble pas. Je le répète : va ta vie, fais ton devoir, aide et aime tes proches et n'oublie pas Dieu sans qui tu ne serais rien. Mais laisse cette fable que répandent les langues bavardes et crois bien que je ne suis rien d'autre que ton frère parmi les hommes, celui-là même qui est ici devant toi.

Alors l'inconnu se retira. Et Paracelse, toujours, remuait la cendre dans sa main. Il suivit des yeux l'homme qui s'éloignait et quand sa silhouette se fut évanouie dans la distance, il leva lentement cette main qu'il avait tenue cachée et dans laquelle une rose venait d'éclore.

² Paracelse était alors seul. Avant d'éteindre la lampe et retourner vers son fatigué fauteuil, il versa délicatement la poignée de cendre d'une main à l'autre en concave, et il murmura un simple mot. La rose apparaît de nouveau. (Notre traduction)

Prendre à la lettre cet épilogue de la légende, ce serait manquer le but de notre propos et celui de la légende. La raison mérite d'en être expliquée. Prendre à la lettre peut être considéré comme la transparence du signe comme le signale RECANATI :

Transparence et opacité sont ainsi les deux destins possibles du signe : soit le signe, opaque, apparaît comme chose, soit, au contraire, il acquiert une quasi invisibilité et, diaphane, s'évanouit devant la chose signifiée. (RECANATI, 1979, p. 33)

Autrement dit, « prendre à la lettre », c'est inscrire le signe dans le cadre du structuralisme de SAUSSURE qui précise que le signe Janus sert à désigner un objet du monde. Cf. (SAUSSURE, 1982, p. 157). Pourtant, il nous semble que cette attitude n'est pas soutenable ; parce que connaître une langue coïnciderait à la connaissance universelle. La langue désigne le monde et si elle est transparente, il nous reste le monde physique dont l'étude est réservée aux physiciens ou aux naturalistes, ou encore à d'autres disciplines. Mais le physicien non plus, ou le naturaliste, ne peut pas étudier tout ce que la langue désigne. Il doit faire un choix alors que la langue désigne tout. Voici comment LAFONT exprime cette impossibilité de connaissance universelle :

Pour autant que nous avançons à l'intérieur du langage, nous ne connaîtrions jamais que lui et n'atteindrons pas une réalité objective, devant laquelle il s'établit en même temps qu'il en pose l'existence. Nous demeurons pris au spectacle linguistique. (LAFONT, 1978, p. 15)

Mais pour que nos langues produisent un spectacle linguistique, il lui faut le système de renvoi de signe à signes. Appelons maintenant ce système parcours d'évocation pour éviter l'amphibologie de la catégorie du désir. Diverses théories ont déjà traité chacune à sa manière ce fonctionnement du langage dans le parcours d'évocation. Pour l'illustrer, nous pouvons prendre l'exemple de la figure du diamant. Le diamant, selon le sens est une pierre précieuse dont la caractéristique essentielle est qu'elle est en carbone pur.

Il s'ensuit que la matière la plus dure est aussi la matière la plus limpide. Si l'on ajoute à ces propriétés que le diamant est aussi une pierre très rare, on comprend que la figure renvoie à la parure, donc à la femme, puis à l'amour et ainsi de suite indéfiniment. Nous voyons par cet exemple bref que le fonctionnement réel du signe est un parcours d'évocation qui prend le pas sur la fonction de désignation.

Notre propos dans cet article est alors de montrer que s'il y a possibilité de trope, c'est parce qu'il y a parcours d'évocation. Mais le parcours d'évocation est aussi ce qui détermine la force illocutoire. Rappelons brièvement que la généralisation de la performativité à tous les énoncés n'oblige plus à identifier dans la structure de surface un verbe performatif. Celui-ci peut être implicite. Dès lors, c'est la forme produite par l'énonciation qui – par le biais du parcours d'évocation – autorise de comprendre que l'énonciation a telle ou telle force illocutoire.

Ainsi, une simple nomination, par le principe du parcours d'évocation, peut renvoyer à diverse force illocutoire. Ainsi, dire tout simplement « la porte », peut valoir ordre de la fermer ou de la prendre selon le contexte. Ceci est une expérience plutôt quotidienne et banale. Mais en voici une autre qui relève de la littérature :

Il faut se calmer ; si j'ai des manières rudes, la duchesse est capable, par simple pique de vanité, de le suivre à Belgirate ; et là, ou pendant le voyage, le hasard peut amener un mot qui donnera un nom à ce qu'ils sentent l'un pour l'autre ; et après un instant, toutes les conséquences. (STENDHAL, 1839, pp. 298-299)

« Toutes les conséquences » est une autre manière de dire que la fonction du nom est d'avoir comme dessein un parcours d'évocations. C'est pour cette raison que la sémiotique de PEIRCE n'est pas dyadique mais une triade. Les auteurs divergent sur la compatibilité des deux théories du signe. Certains pensent qu'en introduisant le référent dans l'édifice saussurien, on obtient une sémiotique triadique. Il n'est rien parce que dans la perspective de la sémiotique triadique, que ce soit un référent réel ou un mot, le principe de parcours d'évocation fonctionne de la même manière. L'ajout d'un référent au système dyadique ne change donc rien.

En effet, dans la sémiotique triadique, si le premier peut correspondre au signifiant et le second au référent, en revanche le troisième est d'une tout autre nature. Il n'est pas le signifié, mais le principe de renvoi de signe à signes qui permet au trope d'exister. C'est ce que nous apprend la définition du signe suivant :

Un Signe ou Representamen est un premier qui entretient avec un second appelé son objet une relation triadique si authentique qu'elle peut déterminer un troisième, appelé son interprétant, à entretenir avec son objet la même relation triadique qu'il entretient lui-même avec ce même objet » (2.274). (SAVAN, 1980, p. 12)

C'est-à-dire qu'une fois une figure du monde est présente dans un discours, elle déclenche le même parcours qu'une figure présente dans le monde, c'est-à-dire, toutes les conséquences. Nous sommes alors loin du dilemme de KANT à propos du Cent Thalers dans la tête ou de la même somme dans la poche. (KANT, 1976)

On peut résumer cette autonomie du langage par des expériences pratiques. Quand un enfant pleure à la réception du conte *Le Petit Chaperon Rouge*, ce n'est pas parce qu'il convertisse le conte en réalité, mais c'est parce qu'il envisage toutes les conséquences. Pareillement, si les mots concernant le sexe sont frappés de tabou linguistique, c'est parce que nommer, c'est faire exister avec toutes les conséquences. Nous retenons donc que le fonctionnement réel du nom est de renvoyer à un parcours d'évocation. C'est ce parcours qui autorise les tropes.

Mais faire un trope, c'est procéder à un changement de nomination de quelque manière que ce soit. On avance pour la synecdoque un changement de nomination en vertu d'une relation d'inclusion entre les deux noms mis en cause. C'est pour cette raison qu'on parle de

la synecdoque comme d'un changement de nom au sein d'un ensemble dont les éléments sont inaliénables.

Ce qui veut dire que l'on ne peut enlever aucun élément sans détruire l'ensemble dans la synecdoque. C'est de cette manière qu'on parle de synecdoque croissante quand l'on évoque le tout par mention de la partie. C'est la synecdoque la moins sentie. Ainsi, en disant un « cheptel aviaire de cent têtes », la relation de la partie mentionnée au tout est d'ordre croissant. En revanche quand on dit : « faites entrer les bêtes » ; la synecdoque est décroissante parce qu'il a quand même un nombre très élevé de bêtes dans le monde et les bêtes concernées sont les animaux domestiques du ménage.

S'il en est ainsi de la synecdoque, en ce qui concerne la métonymie, nous avons une relation de contiguïté, d'une manière ou d'une autre, entre deux éléments qui existent l'un indépendamment de l'autre. Dire que l'on va prendre un « verre » revient à prendre le contenu du verre.

Enfin, pour la métaphore, le changement de nomination est fonction d'une similitude entre les deux entités mises en relation. C'est ainsi que devant la perfection de la texture d'une peau de femme, on peut faire une métaphore in absentia en disant « cet argile ».

En définitive, la base de tous les tropes est un changement de nom, et ce qui les différencie, c'est la manière dont s'opère ce changement.

Maintenant, projetons une brève analyse du changement de nomination dans le cadre de la préservation de la face en pragmatique. Dans la littérature anglaise cette question de préservation de la face est devenue une sous discipline au sein de la pragmatique sous le nom de « face work », à l'initiative de Pénélope BROWN et Stephen LEVINSON ([1978] 2000).

C'est à cause de la préservation de la face que dans un rapport interlocutif avec un supérieur hiérarchique, ce n'est pas la même chose de s'adresser à lui par son prénom, ou par son nom patronymique, ou encore par son titre. L'appeler par son prénom dans le cadre du travail serait une faute qui risque de faire perdre la face à l'imprudent qui se comporte ainsi. Symétriquement inverse, ce n'est pas très poli de l'appeler par son titre dans une ambiance amicale de bar. C'est ainsi que la nomination poursuit des buts pragmatiques : témoignage de respect par l'adresse au titre et marque d'intimité par l'adresse au prénom. C'est cela la force illocutoire de la nomination : une chose qui ne fait pas l'objet d'une mention mais montrée par la forme de l'énonciation.

La nomination de ce point de vue est aussi une manière d'attester que la langue est une forme et non une substance. Plus précisément que le sens n'a d'existence autonome. Autrement dit, le sens s'incarne toujours dans une forme et que le même sens peut être atteint par plusieurs formes comme le prouvent les différences entre les langues.

S'il est accepté que l'illocutoire est un dispositif théorique qui atteste de la généralisation de la performativité à tous les énoncés, alors le changement de nomination dans les tropes concernés, ici, doivent avoir des buts pragmatiques de la même manière que les termes d'adresse sont, au service de la préservation de la face, une marque de respect ou d'intimité.

Commençons par la synecdoque.

Les exemples que nous allons cibler sont ceux qui entrent avec une forte teneur dans la préservation de la face. Pour cela nous allons nous limiter au monde diplomatique. Tout d'abord, cela va nous permettre de trancher sur la question de savoir s'il s'agit d'une synecdoque ou d'une métonymie, en dépit de l'approche théorique que nous venons de faire.

La synecdoque qui se fonde sur un toponyme est l'une des plus récalcitrantes à l'analyse. En effet, quand on dit que Madagascar a battu la France, la synecdoque est visiblement décroissante parce qu'il s'agit respectivement de l'équipe sportive de Madagascar et de France et non de toute la population malgache ou de toute la population française. Il s'agit donc d'un rapport de contenant à contenu qui s'apparente à une métonymie. Mais il faut tenir compte de deux choses.

D'abord, la France n'aurait pas été sans les Français, de la même manière que les Malgaches sont la condition *sine qua non* de Madagascar. Deuxièmement, il importe peu que les migrations diverses amènent dans un pays d'autres peuples à côté des autochtones. Cette deuxième remarque est une conséquence du principe selon lequel langue est une forme et non une substance. En effet, le fonctionnement du langage consiste à présenter par une forme unique une infinité de substance, rendant ainsi possible son apprentissage.

Comme le souligne NIETZSCHE (1873, p. 181) en dépit du fait qu'aucune feuille n'est jamais totalement identique à une autre, le concept de feuille se construit par oubli des éléments discriminants. Cette position admise a pour corollaire que le langage n'est pas un reflet d'une réalité objective mais l'instrument de construction de cette réalité sous une forme ordonnée. Le langage fait passer le monde du chaos à l'ordre.

Dans le type de synecdoque que nous considérons, il y a enchâssement de figures. La première figure est la synecdoque du contenant pour le contenu. La deuxième figure est une synecdoque du tout pour la partie.

Ainsi, en disant, par exemple, que « Madagascar a remporté la victoire », non seulement on fait une affirmation, mais en outre le changement de nomination atteste de l'inscription de l'équipe de Madagascar dans la transcendance horizontale comme si toute la population malgache était comme un seul homme derrière l'équipe malgache. On peut nous objecter qu'il existe des malgaches qui ne sont pas contents de l'équipe nationale, d'autres encore qui ignorent que l'équipe nationale existe, et beaucoup d'autres cas similaires. Mais cela importe

peu parce que le langage n'est pas une tautologie du réel, mais qu'au contraire, son fonctionnement réel est de nous engager dans un parcours d'évocation.

Nous allons prendre maintenant deux autres synecdoques pour ne pas être sous la critique de l'exemple *ad hoc*. La première sera celle de la partie pour le tout et la seconde, celle du tout pour la partie.

Quand un observateur avisé communique à son interlocuteur ceci : « une voile à l'horizon », il a parcouru le système de renvoi de signe à signes et avait choisi, à l'intérieur de ce parcours, le mot « voile » comme une partie d'un ensemble plus vaste qui est le bateau lui-même. Notre analyse, par défaut de document historique précis va se contenter de signaler qu'à l'époque où le bateau à voile était le seul moyen de transport conséquent, il est très difficile de savoir si le bateau mu par la voile est de bon ou de mauvais augure. Il faut attendre d'amples informations pour basculer dans un cas ou dans un autre. C'est ainsi que l'affirmation « une voile à l'horizon » vaut pour une alerte de la même manière qu'écrire sur un portail « chien méchant » vaut pour un avertissement.

Milite en faveur de cette interprétation le fait que le déterminant du trope est l'article indéfini qui assigne au nom la simple identité cognitive du sein de la totalité hétérogène. De ce fait l'indéfini s'oppose au déterminant défini qui assure une identité cognitive au sein d'un ensemble homogène, suite à une connaissance préalable du référent. Cependant, nous admettons volontairement qu'un contexte différent fera apparaître une autre force illocutoire.

En ce qui concerne la synecdoque de la partie pour le tout, on s'aperçoit de prime abord que sa force illocutoire est un adoucisseur parce qu'il fonctionne comme un euphémisme dans la plupart des cas et non forcément tous. Nous allons prendre d'abord une synecdoque déterminée par un article défini générique.

Quand on dit que « l'homme est un roseau », en dépit du nombre singulier de l'article, on sait très bien que la référence vaut pour tous les hommes. Au-delà de la valeur illocutoire de tout l'énoncé, l'emploi du défini générique, à la source de la synecdoque réalise une autre prouesse : le transfert d'instance d'énonciation de l'auteur connu qui est Blaise PASCAL ([1670] 1964) vers chaque destinataire de la parole par application du mécanisme de l'enthymème. Le raisonnement est le suivant : l'homme est un roseau, or je suis un homme, donc je suis un roseau. L'emploi de déterminant générique manifeste cette constance de lecture synecdochique qui permet, non seulement, la référence maximale de la nomination ; mais aussi, ce transfert d'énonciation à l'origine de ce que nous acceptons comme vérité générale. Quelquefois cet emploi du générique est poussé à l'extrême et aboutit à l'absence de tout déterminant comme dans les proverbes : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse ».

Quand on dit : « l'Élysées refuse de livrer le Mistral à Kremlin », la lecture est claire. Il s'agit des locataires de ces lieux qui sont respectivement le siège du chef du pouvoir exécutif

français et du pouvoir exécutif russe. Il s'agit donc d'une synecdoque du tout pour la partie. Mais la question n'est pas de savoir comment se manifeste la synecdoque, mais pourquoi la nomination a recours à cette figure.

Ce qui va nous guider dans la recherche de réponse à cette question est la généralisation de la performativité à tous les énoncés. De cette manière nous admettons volontairement que le changement de nom dans la synecdoque vise un but pragmatique que ne l'aurait pas fait la nomination des Présidents.

Exprimer nommément les présidents de l'exécutif, ce sera attacher les décisions du pouvoir à la seule personnalité du pouvoir. Au contraire, la synecdoque du lieu de résidence pour les occupants et par la suite le premier de ces occupants, inscrit l'affirmation dans la continuité de l'État et atteste que c'est tout l'appareillage étatique de la France qui a pris cette décision et non pas le seul Président actuel de la France.

Force est de constater que le changement de nomination dans les tropes ne sont pas de simple ornement dans le discours, chaque nom déclenche un parcours d'évocation différent et un but pragmatique différent. Ce qui veut dire que c'est le but pragmatique qui impose la figure. Continuons de tester cette hypothèse dans la métonymie.

Nous savons que dans la métonymie, le rapport de contiguïté est entre deux objets qui existent l'un indépendamment de l'autre, mais qu'il existe une certaine permanence du lien qui permet de conclure à une habitude fortement ancrée, ou encore à une exemplarité du lien. On sait que d'habitude, les boissons alcoolisées se prennent dans du verre.

Ce mot « verre » est déjà une figure synecdochique à part. Le mot « verre » désigne en réalité une substance, mais le verre est l'une des formes qu'elle peut prendre, pour une question d'exemplarité, cette forme s'est installée dans l'habitude. C'est donc une synecdoque du tout pour la partie. Ensuite, nous avons la métonymie proprement dite quand on dit « on va prendre un verre ».

On peut prendre un verre de lait, ou un verre de jus de fruit, ou encore un verre d'autre chose. C'est par analogie à ces structures adnominales que la métonymie du verre fonctionne. Dès lors quand l'adnominal fait défaut, on s'aperçoit immédiatement que le contenu du verre est une boisson alcoolisée. Nous en concluons que ce type de métonymie s'est installé à des fins de préservation de la face. Dire prendre « un verre » est alors un euphémisme qui nous protège du blasphème que l'alcool causera à noter corps – même défendant –. Nous pensons que c'est le même principe d'euphémisme qui permet de faire tomber le complément du verbe « boire » dans « cet homme boit ». Car à l'évidence, ce n'est pas du lait dont il est question.

On peut comprendre que le nom propre sert à l'orientation dans le social au même titre que les adresses toponymiques. Cependant, dans la communication au hasard des rencontres,

nous ne sommes pas forcément au courant du nom de notre interlocuteur. Pour nous référer à lui nous nommons un objet qui lui était contigu au moment de la rencontre, mais de type caricatural. Ainsi, on peut dire, j'ai vu le melon pour référer à un homme qui portait un chapeau melon.

Dans les restaurants, ce genre de métonymie, qui permet à la langue de ne jamais être prise au dépourvu, fonctionne très bien. Il suffit au serveur de crier « sandwich au jambon » pour que la personne ayant passé la commande réagisse comme s'il s'agissait de son nom propre. On peut dire de ce point de vue que ce type de métonymie a pour force illocutoire de pallier la carence du nom.

Cependant, ce genre de métonymie peut aussi avoir une autre force illocutoire tout à fait différente. Elle autorise de médire au nez et à la barbe de la personne concernée. Nous savons depuis BENVENISTE que la troisième personne est la personne absente ou la non personne. En tant que personne, elle est la personne exclue des pôles de la communication mais qui s'y retrouve en tant qu'objet de la communication. Ainsi quand on veut parler de la troisième personne qui se trouve à portée d'oreille, il suffit par une convention de le désigner par une métonymie, un peu moins caricatural pour ne pas éveiller ses soupçons, pour parler de lui à son insu. Nous pouvons dire que ce genre de métonymie a pour force illocutoire de masquer la référence de la parole pour la personne qu'elle vise.

Nous pouvons déjà retenir que le changement de nomination dans les figures est motivé par des buts pragmatiques, mais avant de quitter cette rubrique de la métonymie, jetons un regard sur une métonymie qui vise avant tout la préservation de la face. C'est l'expression « coureur de jupon ».

Nous savons que c'est la gente féminine qui porte un jupon. Mais on sait aussi très bien que ce n'est pas après le jupon que le coureur en a, mais à ce qui lui est contigu. Mais le nom de cet objet contigu ne doit jamais franchir les lèvres parce que nommer, c'est faire exister. On s'aperçoit que même si la femme ne porte pas du tout de jupon, par exemple, si elle est en pantalon ; la métonymie continue à fonctionner. Ce qui ne peut pas être dit est alors à l'œuvre dans le parcours d'évocation.

Cette dernière remarque va nous amener à la métaphore parce que c'est une figure qui s'établit par analogie entre les éléments concernés. Une fois de plus, nous allons voir que le nom n'a pas pour fonction exclusive la désignation, parce qu'à cause du parcours d'évocation, le changement de nomination par la métaphore est au service de la question de la face. L'article célèbre de Gottlieb FREGE, « Sens et dénotation », (FREGE, 1971 [1892]) va dans ce sens en montrant clairement qu'un objet de dénotation peut être atteint par au moins deux sens. C'est ce que FREGE appelle dans l'article « mode de donation de l'objet ».

S'il est admis que l'esprit qui invente n'invente pas au hasard (FOURNIER, 1999, p. 57), il doit être également accepté que le changement de mode de donation de l'objet dans la

métaphore est motivé par des buts pragmatiques. Le domaine de la métaphore est si vaste qu'il nous semble judicieux de le thématiser sous la question du désir selon une direction irénique et agonale.

Pour le contexte irénique, voici un exemple de métaphore in absentia. Nous savons que le mot « callipyge » a pris naissance dans la Grèce antique quand PRAXITÈLE a renouvelé l'art par l'introduction du nu féminin. Si le sculpteur grec à qui nous devons l'« Aphrodite de Cnide » a le prétexte de l'art pour dévoiler le corps féminin, le commun des mortels en revanche n'a que la métaphore dans ce parcours du désir.

Nous savons que l'interdit de l'inceste a pour mission de contrer la violence du désir et ainsi de nous séparer du monde animal. Nous croyons toujours que l'interdit de l'inceste est restreint au cercle de relation parentale de dimension variable selon la population parce que sa transgression est sévèrement punie dans ce cadre, il n'en demeure pas moins que l'interdit de l'inceste s'étend et se transforme en interdit du sexe féminin. Cette généralisation de l'interdit à toutes les femmes poursuit le même but que sa source : réguler la possession des femmes hors de la violence comme en témoigne par catalyse les rituels de mariage qui lèvent l'interdit mais ne le suppriment pas.

C'est ainsi que pour désigner cette partie du corps féminin, le commun des mortels use de la métaphore in absentia : cet argile. La motivation interne de la métaphore est simple, il y a une similitude entre la texture de la peau et la texture de l'argile : avoir une granulométrie fine et uniforme (moins de 0,2 microns). En revanche, la motivation externe est un contournement de l'interdit entourant la femme sous forme d'euphémisme.

On peut, dès lors, comprendre que l'interdit que contourne la métaphore est aussi l'interdit de retour à l'animalité d'avant la prohibition. C'est ainsi que le parcours du désir dans ce domaine emprunte la voie de la métaphore au point que l'on peut dire que la femme nous concilie au monde. En effet, le propre du parcours d'évocation est de renvoyer à quelque chose d'autre. C'est ce que nous montre clairement la métaphore in praesentia du type « cette chair d'argile » ; dans laquelle la force illocutoire première est une description alors que celle qui est fondamentale est appropriation au même titre qu'un peintre de nu féminin s'approprie de la femme dans son œuvre loin de toute violence.

La métaphore agonale que nous allons traiter concerne l'insulte. La pragmatique à force d'avoir voulu chercher un marqueur d'illocutoire ne sait que faire de l'insulte. Cependant, il faut admettre que l'insulte est un acte de langage dans la mesure où elle consiste à accomplir un déni d'humanité, tout au moins un déni de dignité. C'est pour cette raison que nous préconisons la logique narrative comme critère d'évaluation de la force illocutoire. À cet égard, traiter quelqu'un de « chien », c'est lui ôter le trait humain pour lui attribuer le trait de cet animal dans ce qu'il a de plus dégradant. La motivation interne de la métaphore est alors ceci : l'individu ainsi traité possède en commun avec le chien un comportement désapprouvé par la société.

On comprend mieux maintenant pourquoi le nom de la partie intime de la femme sert aussi à insulter, car l'insulte de ce type est une métaphore de déni d'humanité.

En résumé, cette analyse est une conséquence de la généralisation de la performativité à tous les énoncés. Les figures sémantiques entrent dans le cadre de la question de la préservation de la face, car elles permettent de désigner autrement.

Toliara, le 30 novembre 2016

Bibliographie

- BORGES, J. L. (1983). *The rose of Paracelsus*. New York: The New York Review of Books.
- BROWN, P., & LEVINSON, S. C. ([1978] 2000). *Politeness, some universals in language usage*. Cambridge: Cambridge University Press.
- DECOTTIGNIES, J. (1988). *Écritures ironiques*. Lille: Presses Universitaires, Septentrion.
- FOURNIER, J.-Y. (1999). *A l'école de l'intelligence: comprendre pour apprendre*. Paris: Est éditeur.
- FREGE, G. (1971 [1892]). Sens et dénotation. Dans C. IMBERT, *Écrits logiques et philosophiques* (pp. 102-106). Paris: Seuil.
- KANT, E. (1976). *Critique de la raison pure*. Paris: Flammarion.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- MUSIL, R. d. (1982). *L'homme sans qualités*. Paris: Seuil.
- NIETZSCHE, F. (1873). *Vérité et mensonge au sens extramoral, Livre du philosophe*. Paris: Aubier-Flammarion.
- PASCAL, B. ([1670] 1964). *Pensées*. Paris: Brunsvicg-, Garnier,.
- RECANATI, F. (1979). *La transparence et énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- SAVAN, D. (1980). "La sémiotique de Charles Sanders Peirce". Dans F. PERALDI, *Au-delà de la sémiolinguistique, La sémiotique de C.S. Peirce* (Peraldi, Trad., Vol. 58, pp. 9-27). Paris: Larousse.
- STENDHAL. (1839). *La Chartreuse de Parme*. Paris: Flammarion.